

# Une fête d'enfants

Autor(en): **L.M.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **31 (1893)**

Heft 29

PDF erstellt am: **11.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-193727>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# CONTEUR VAUDOIS

## JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

### PRIX DE L'ABONNEMENT :

SUISSE : un an . . . 4 fr. 50  
six mois . . . 2 fr. 50  
STRANGER : un an . . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

### LES ABONNEMENTS

datent du 1<sup>er</sup> janvier, du 1<sup>er</sup> avril, du 1<sup>er</sup> juillet ou du 1<sup>er</sup> octobre.

### Une fête d'enfants.

Jeudi 13 juillet, aux fenêtres et dans la rue, Lausanne était tout yeux. C'était la fête des Ecoles primaires, et chacun voulait voir défiler en ville ce long cortège comptant plus de trois mille enfants !

En tête une excellente fanfare et des représentants de l'Etat et des autorités communales.

Et chacun de dire sur leur passage : « Eh bien, le monde n'est pas près de finir. »

« Oui, mais il ne suffit pas, nous disait à cette occasion un vieux Lausannois, que les générations se succèdent et se remplacent ; il importe que, dans les grandes mutations de l'humanité, ces générations se perfectionnent de plus en plus.

» A voir cette légion d'écoliers, garçons et fillettes, à la mine réjouie et intelligente, on ne peut s'empêcher d'augurer favorablement de l'avenir.

» Mais on se demande néanmoins ce que nous réserve cette pépinière encore innocente et naïve. Nous donnera-t-elle des hommes qui marqueront d'une trace profonde leur passage ici-bas, qui feront grand bruit dans le monde ? Nous l'ignorons.

» En sortira-t-il quelque grand capitaine, quelque célèbre colonel ?... Dieu en préserve les amis de la paix et de l'humanité !

» Nous doterait-elle peut-être d'un nouveau Bismarck, ou d'autres grands politiciens ?... Ce serait pire encore !

» Dirons-nous enfin, avec V. Hugo, qui a toujours et mieux que tout autre parlé des enfants :

Etres purs et joyeux, meilleurs que nous ne sommes,  
Enfants, pourquoi faut-il qu'un jour vous soyez hommes,  
Pourquoi faut-il qu'un jour vous soyez comme nous,  
Esclaves ou tyrans, envieux ou jaloux ?

» Eh bien, non, nous espérons, au contraire, que ces enfants deviendront de bons citoyens, et qu'au nombre de ceux-ci on comptera beaucoup d'hommes de science, de travail, de conciliation et de progrès, des hommes qui, au point de vue des affaires publiques, n'auront d'autre devise que celle-ci : « Rien pour moi, tout pour la patrie. »

» Si ces réjouissantes prévisions se

réalisent, ces hommes regarderont sans doute souvent en arrière, en se demandant si ce qu'on leur a dit de certains côtés de la génération actuelle est bien vrai !

» Hélas ! pour s'en convaincre, ils n'auront qu'à lire nos journaux, qui leur montreront comment, dans un si beau pays, où la liberté ouvre ses portes toutes grandes, on a pu si souvent se manger à belles dents ! »

Ainsi parlait le Lausannois en voyant passer le cortège. Il y a peut-être beaucoup de vrai dans ses réflexions, mais cependant elles nous paraissent bien pessimistes, bien sombres parfois... Si nous revenions à notre petite fête :

Voyez comme chaque classe marche en bon ordre sous l'œil amical et bienveillant du maître ; voyez quelle charmante crânerie dans l'attitude et quelle joie dans les yeux ! Le costume très simple, propre et coquet de ces écoliers ne nous dit-il pas que dès le matin, que depuis plusieurs jours peut-être, et quelle que soit la position sociale de la famille, les mamans se sont préoccupées d'envoyer là le petit garçon ou la fillette dans une toilette convenable ?

On a fait une culotte neuve à Jules et acheté une paire de souliers à Victor ; le nœud de ruban rose et les petites fleurs qui ornent le chapeau de Marie ont été renouvelés.

Et la maman les a fait tourner et se retourner dix fois devant elle pour juger de l'ensemble du petit costume :

— Tiens-toi droite !... Ne mets pas ton chapeau en arrière... Et toi, montre un peu ces mains... Abaisse-moi ce col... Tiens, voilà qu'il te manque un bouton là... Et toi, Loulou, attache ton soulier... Là, allez maintenant, mes chéris, c'est l'heure... Jules, tu vas perdre ton mouchoir de poche.

Et le papa, la maman, la grande sœur de courir pour les voir dans le cortège.

Comme tous marquent bien le pas. Et le porte-drapeau ? comme il tient la tête haute et fait flotter l'étoffe rouge ! Il a conscience de son importante mission, et à la fin de cette campagne, toute de réjouissances et de petits bonheurs, il rendra intact le drapeau qui lui a été confié.

Ceci nous rappelle cet Anglais, membre de la Chambre des communes, qui, l'année dernière, demandait à notre syndic, en voyant défiler ces écoliers, tous propres et contents :

— Aoh ! c'est très bien, très bien ! Mais où sont les enfants pauvres ?

— Tout est là, monsieur.

— Oui, oui, c'est très joli... Mais nous avons en Angleterre des écoles que nous appelons *écoles déguenillées*, si je traduis exactement. J'aimerais aussi voir celles de Lausanne.

— Vous avez vu toutes nos classes, monsieur, nous n'en avons pas d'autres.

L'Anglais ne persista pas. Il hocha la tête, persuadé sans doute qu'il ne s'était pas exprimé clairement et qu'on n'avait pas compris sa question.

Pour jouir d'un coup d'œil pittoresque il faut devancer un peu le cortège et se placer sur un point élevé, lors de son arrivée dans le bois, avec ses nombreux petits drapeaux. C'est vraiment féérique de le voir se dérouler en longs méandres dans les grandes avenues de la forêt. Le cortège des fillettes, entre autres, avec l'infinie variété de couleurs que lui donnent des centaines de costumes divers, est ravissant ; on dirait une longue plate-bande de fleurs en mouvement.

Deux rangées de cinquante tables attendent tous ces enfants sur la place de fête. Au milieu de chaque table un gros tas de petits pains croquants et d'une couleur si appétissante que l'eau vous en vient à la bouche. Puis du vin et du sirop. Au fur et à mesure de la marche du cortège, les enfants prennent place avec un ordre parfait. Maîtres et maîtresses leur versent prudemment à boire ; les petits pains sont attaqués avec une ardeur indescriptible et fort amusante ; les tas diminuent promptement ; toutes les bouches y mordent à la fois.

Le babil devient quelque peu pâteux, mais ne tarit point : c'est inouï.

Il faut assister à cette scène pour s'en rendre compte. On croirait vraiment que ces enfants n'ont pas mangé de huit jours ; et cependant tous ont bien diné il y a deux heures à peine. Mais à cet âge l'appétit n'a pas d'heure et l'estomac

oublie vite un repas, quelque copieux soit-il.

Dès lors, les quatre carrousels, loués pour la circonstance par l'administration, y vont tous de leur musique endiablée; les jeux de tout genre s'organisent, le tir au flobert crépite au loin, et la foule des parents et des amis qui monte à Sauvabelin, grandit de plus en plus, circule en tout sens sur la place ou se dissémine par groupes sous les ombres d'alentour.

Mais pourquoi tout le monde se dirige-t-il de ce côté?... Ah! venez donc: il s'agit d'un délicieux ballet exécuté par une centaine de marmots, sous l'intelligente direction de M<sup>me</sup> Messerli, maîtresse de gymnastique. Garçons et fillettes y mettent un sérieux désopilant. On commence par des pas cadencés, suivis de marches, de contremarques, puis les figures se dessinent peu à peu pour s'égrener ensuite dans une polka qui n'en finit plus. La musique a cessé depuis dix minutes déjà et les gamins dansent toujours, tant la joie les absorbe, tant leurs jeunes jambes sont infatigables.

Et bientôt le rond de danse est envahi par la généralité des écoliers: ce n'est plus qu'un bouillonnement étourdissant, une allégresse générale, qui attire et réjouit aussi la foule immense massée autour de l'enceinte.

Le programme s'exécute ponctuellement. Voilà des centaines d'élèves, filles et garçons des classes du degré supérieur, qui se groupent au bord du bois pour l'exécution d'un chant d'ensemble. Un tonneau à bière est dressé sur son fond et M. Freymond y monte, la baguette en main.

Un... deux... trois!

*Les Alpes sont à nous!* etc.

Comme c'est attaqué! quel entrain!... Ecoutez un peu ces petits ténors, comme ils lancent hardiment leurs notes claires et vibrantes aux ramures des hêtres!

Que de patriotisme en herbe dans la petite crânerie de ces enfants, dans la vigueur de leur chant: ils y vont tout cœur et tout poumons.

*Les Alpes sont à nous!*... Ne semblent-ils pas ajouter mentalement, à l'adresse de nos puissants voisins: « N'essayez pas de les franchir!... Nous sommes là! »

C'est maintenant le tour des autorités; pour elles, une partie de carrousel est de rigueur: c'est la tradition; nul ne peut s'y soustraire. Aussi tous y montent, municipaux, directeurs, membres de la Commission de gestion, membres de la Commission des écoles, etc.

L'homme du carrousel tourne vigou-

reusement la manivelle et dispose, pour un moment, du pouvoir administratif et des autorités scolaires.

Tout à coup, son camarade lui fait un signe et arrête d'un bras vigoureux la machine, qui se met à tourner en sens inverse, aux rires des nombreux spectateurs qui l'entourent.

Quelques méchantes langues ont prétendu que cette manœuvre inattendue caractérisait, d'une manière générale, les autorités, qui, au début, marchent rapidement en avant, mais qui ne tardent pas à revenir en arrière.

Nous aimons à croire que ce n'est là qu'une mauvaise plaisanterie.

Bref, le tour est joué. Ces messieurs se dirigent maintenant vers le rond de danse, et vont inviter les plus jolies maîtresses d'écoles pour le quadrille, qui est obligatoire aussi. C'est le quadrille officiel: tous sont corrects dans les révérences, tous exécutent les traversés et le tour de main d'une manière irréprochable, sous l'œil vigilant de M. le professeur Lovetti, qui se dévoue comme toujours, qui se multiplie pour la réussite du bal.

En résumé, fête admirablement réussie, et qui s'est prolongée jusqu'à la nuit, favorisée par un ciel superbe.

Nos bien sincères félicitations à la Direction des écoles, aux institutrices et aux instituteurs, pour cette journée qui a mis tant de bonheur et de gaieté dans le cœur de plus de trois mille enfants.

L. M.

#### Qu'est-ce que le Chat-Noir et d'où lui vient son nom.

L'arrivée à Lausanne de la joyeuse Compagnie du *Chat-Noir*, de Paris, qui nous donnera ce soir une représentation dont le genre est tout nouveau pour nous, a fait beaucoup parler de ce curieux café parisien; tous nos journaux de la semaine en ont entretenu leurs lecteurs. Il est cependant plusieurs détails qui n'ont pas été donnés et qui trouvent ici leur place.

Rodolphe Salis, descendant d'une ancienne famille grisonne, est le fondateur du *Chat-Noir*, le plus connu, le plus original des cafés-brasseries artistiques de Paris.

Après avoir fait à l'École des Beaux-Arts de vagues essais de peinture, après avoir été écrivain, poète, journaliste et peintre, et essayé de vivre de son modeste talent, il se décida tout à coup à ouvrir un cabaret, boulevard Rochechouart. Ce fut d'abord une modeste boutique qui servait en même temps d'atelier à son propriétaire. Là se réunissaient quelques amis, peintres, dessinateurs, poètes et musiciens, qui développaient les paradoxes les plus étourdissants en buvant de la bière. Le succès

de ces réunions engagea, en 1881, M. Salis à transformer son atelier en brasserie artistique et à s'improviser « gentilhomme cabaretier, » pour verser à boire à tous ceux « qui gagnent artistiquement la soif. »

Les murs de la boutique furent donc tendus de vieilles tapisseries, agrémentées de faïences et d'armures, décorées de tableaux, de dessins et de statuettes dus aux membres du cénacle.

Le chat du logis, un magnifique chat noir, qui avait servi de modèle à plusieurs artistes, donna son nom à l'établissement.

Il n'était pas grand cet établissement: un boyau long de sept mètres, large de quatre, terminé par un cul-de-sac, étroit réduit auquel on accédait au moyen de deux marches. Ce réduit, dans la pensée du fondateur, était le sanctuaire ouvert « aux seuls gens vivant de l'intellect. » On le dénomma l'*Institut!*

Le bruit des discussions artistico-littéraires du *Chat Noir* se répandit au loin; tous les jeunes gens y vinrent, surtout lorsque le maître eut organisé des soirées artistiques, qui permirent à plus d'un débutant de se faire connaître.

La foule attire la foule; malgré l'adjonction d'une boutique au *Chat-Noir* primitif, la clientèle se trouvait à l'étroit.

En 1885, M. Salis alla s'installer dans un charmant petit hôtel de la rue de Laval, aujourd'hui rue Victor Massé. La clientèle s'y transporta avec pompe, à onze heures de la nuit, à la lueur des flambeaux et aux sons d'un orchestre de fifres et de violons.

Le nouveau cabaret est, à vrai dire, un musée des plus étonnants, du rez-de-chaussée au deuxième et dernier étage. Le jour, les salles du bas sont plus spécialement fréquentées par le public, qui, en entendant de bonne musique, peut admirer les quatre panneaux du peintre-poète Willette: 1<sup>o</sup> *Pour le roi de Prusse*; 2<sup>o</sup> *le Moulin de la galette*; 3<sup>o</sup> *la Névrose*; 4<sup>o</sup> *Requiem de la fantaisie*. Puis le *Sabbat des chats*, de Steinlen, jeune peintre lausannois, etc., etc.; et enfin l'ornementation fantastique de ces salles, écloses du cerveau de Rodolphe Salis, qui après avoir créé la cheminée étrange supportée par deux chats bizarres et frappant le regard dès l'entrée, a su placer sur toutes les saillies des merveilles de faïencerie ou du bibelot.

Le soir, les salles du premier étage, ornementées à la façon de celles du bas, et plus spécialement garnies de nombreux dessins originaux, sont livrées au public, admis généralement au deuxième étage ou théâtre, vaste atelier à la cheminée Renaissance, décoré du premier tableau de Willette, le *Pace Domine*, surprenante autant que merveilleuse composition, et de la *Vierge au chat*, du même.